

Lo tsâno et lo nounou

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 35

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nous semble qu'il n'est pas nécessaire de chasser les étrangers de chez nous à tout jamais et que, sans crainte de mendier dans sa vieillesse, on peut très bien ne pas voler dans son âge mûr; en d'autres termes, pour finir comme nous avons commencé, ne pas tuer la poule pour s'emparer du trésor qu'elle est censée renfermer. J. B.

La lettre suivante nous est adressée en réponse aux articles intitulés : *La poule aux œufs d'or*. Nous ne connaissons pas l'auteur de cette épître sans signature; mais si ce n'est pas un maître d'hôtel ou de pension, c'est au moins un homme singulièrement agri contre les heureux du siècle.

Monsieur le rédacteur,

Pour n'être pas plumé, il y a un moyen fort simple, c'est de ne pas se faire volaille. Sont plumés ceux qui, oubliant la simplicité républicaine, oubliant que nous devons mettre le naturel simple, franc et loyal de nos institutions, prétendent, par une toilette insensée et par des tons plus insensés encore, s'imposer à l'admiration publique, et se déclarer en dessus et en dehors du commun des mortels.

Ces gens qui se moquent du travailleur, et qui affichent en rubans, en étoffes drapées, en lorgnons et en chapeaux à trois étages, les gros revenus, les lettres de rente, les gros bénéfices de la spéculation, ne sont ni Vaudois, ni Suisses. Leur manière d'être indique une désapprobation des principes admis par la nation. Puisqu'il leur plaît d'être comtes, marquis et princes, qu'ils paient d'une manière conforme au rang et aux prétentions qu'ils affichent. Si l'on a construit à leur usage des palais en guise d'auberges, à eux la faute.

Voltaire, Gibbon, Châteaubriand, Rousseau, Sainte-Beuve, lord Byron, Souvestre, Hugo, Lamartine, sont-ils venus chercher à Lausanne, à Montreux, à Chillon, des palais servis par des pages? Non, ce qu'on cherchait en Suisse, c'étaient des mœurs simples; on en remportait des chalets sculptés, des cornes de chamois, pour se rappeler une nature grandiose, habitée par un peuple simple, heureux et libre.

A ces voyageurs qui aimaient à parcourir pas à pas nos contrées, à interroger nos paysans, qui se soumettaient à l'inévitable côtelette aux pommes de terre frites, a succédé un ouragan de touristes, circulant chez nous à toute vapeur, parcourant la cathédrale de Lausanne, un horaire d'une main et leur montre de l'autre, pour s'assurer du nombre de minutes dont ils peuvent disposer pour admirer ce beau monument.

Avec ces essaims qui assiègent, le soir, nos hôtels pour repartir de grand matin, qui sont exigeants et difficiles, se figure-t-on bien toutes les difficultés qu'éprouvent les aubergistes pour se procurer la quantité et la qualité voulue de vivres engloutis par tant de touristes affamés? sait-on tout ce qui se perd faute d'emploi? voyons-nous tous les fauteuils et les canapés troués par des cendres de cigare, salis par les souliers crottés et par tant d'autres causes?

Certes, pour entretenir le luxe des gens de luxe, il faut beaucoup d'argent.

Quant aux Vaudois et aux Suisses qui appartiennent vraiment à leur pays, qui circulent sans prétentions ni étalage, on ne les écorche pas. Qu'on veuille bien, une fois, être comme tout le monde, et l'on n'aura plus à entendre des plaintes de paons et de faisans qui veulent être entretenus comme de nobles animaux et ne payer que le prix de la pâture de simples poules.

M. L. Croisier nous envoie une charmante interprétation, en patois, de la belle fable de La Fontaine : *Le chêne et le roseau*. Nous croyons lui donner plus d'intérêt pour nos lecteurs en la mettant en regard du texte français.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet, pour vous, est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;

Ce pendant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage.

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.

— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;

Mais attendez la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants

Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Lo tsàno et lo nounou.

Lo tsàn' on dzo dese dinc' ào nounou :
Voutra porchon perchaut' est bin pou rovienta;
On crouie osè por vo l'est n'a tserdze pésanta
Et poui voutron plliemet sé cllin-né tot d'on coup

A la meindr' oura qu'on où !

Tindu qué mé, ào Muvéran parai,

Y'arréto tot lo drai

Lo selào ào passadzo,

Et ye mépres adè lé pllie violints oradzo.

Tot vo simbli' oragan, por mè tot est mourdjet ! (*)

Onco s'on vo z'avai plliantà déso mé brantsé.

Quand lo vint soelli' et s'égalantsé,

Por vo ye porri bin lo rindré quasou mouet !

Ma, pourr' ami, voutra pllianta trimblote,

Lo pllie sovint io lo pesson berbotte,

Vo z'ai étà délaissi dào bon Diu !

— Voutra pedi, lai répod lo fétu,

Vint d'on bon kieu. Mà lassi-mé pi fère,

Por vo lo vint est dindzérào. Por mé

L'est tot' on autr' affère

Ye plié sin trossà. Se vo z'ai z'u l'acouet

De todzo résistà sin corbà voutr' etsena,

Vo n'été pas ào bé. L'o tims a crouia mena,

Et nion né sa rin su lo lindéman.

N'avion pas z'u lesi dé sé totsi la man,

Que dào fond dào Valais arreve n'a våodaire

Que lo lè n'in avai jamais vu n'asse nàire !

On ohiessai pertot lo tounerre roncllià

Et tsacon sé crayai que tot étai racllià.

Lo tsàno toparai, drai coumin n'a mouraille,

Vouaitivé lo nounou cllin-nà su dai renaille.

T'a ma fai, que desai, on pourro dedjonnà !

L'oura droblia su cin, et va déracenà

(*) Mourdjet. Vent léger sur le lac Léman.